

ferme un palais des rois maures. La Cour des Lions a cent pieds de longueur sur cinquante de large; elle est entourée d'une galerie soutenue par des colonnes de marbre blanc accouplées deux à deux et trois à trois.

Saint-Denis, près Paris, construit en 1152 par Suger, a trois cent trente-cinq pieds de long sur quatre-vingt-dix de hauteur.

La colonne de la grande armée, place Vendôme, a cent trente-six pieds de haut. Tâtonnements étranges lors de la construction, terminée le 15 août 1810.

Sainte-Geneviève ou le Panthéon fut commencée en 1765 par Soufflot. La coupole a soixante-huit pieds de diamètre; elle est entourée de trente-deux colonnes de trente-quatre pieds de haut. Le point le plus élevé de Sainte-Geneviève est à deux cent trente-sept pieds du pavé.

La cathédrale de Reims, l'une des plus belles églises de France, bâtie en 840, a quatre cent trente-pieds de longueur et cent dix pieds d'élévation. Saint-Pierre a cinq cent soixante-quinze pieds de long et quatre cent huit pieds de haut.

14 juin 1828. — Le premier mérite d'un jeune peintre est de savoir imiter parfaitement ce qu'il a sous les yeux, que ce soit la tête d'une jeune fille ou le bras d'un squelette. C'est avec ce talent qu'il pourra parvenir à copier exactement la tête idéale de Tancrede pleurant la mort de Clorinde ou celle de Napoléon à Sainte-Hélène regardant la mer. C'est son imagination qui créera le modèle qu'il doit copier, si toutefois, après avoir appris les parties matérielles de son art, la couleur, le clair-obscur et le dessin, il se trouve avoir une âme qui lui fournisse des sujets. Si cette âme l'entraîne à peindre des scènes trop au-dessus de la teneur prosaïque de la vie de tous les jours, on louera peut-être son tableau *sur parole*, mais très-peu de gens en sentiront réellement le mérite.

Les marchands hollandais, le duc de Choiseul, ministre de Louis XV, et des milliers d'amateurs payent au poids de l'or un tableau représentant une grosse cuisinière ratissant le dos d'un cabillaud, pourvu que ce tableau réunisse les trois parties matérielles de la peinture. Les formes énormes des Nymphes de Rubens (Vie de Henri IV au Louvre), les figures souvent insignifiantes, du Titien font la conquête des hommes un peu moins dépourvus d'âme. Enfin, les trois quarts des voyageurs français se trouveraient bien en peine d'avoir un tête-à-tête avec une des Madones de Raphaël; leur vanité souffrirait étrangement, et ils finiraient par la prendre en guignon; ils lui reprocheraient de la hauteur et s'en croiraient méprisés.

Quant à tous les tableaux de Raphaël dont le sujet n'est pas une jolie femme, les Parisiens arrivant à Rome n'ont pour eux que de l'estime sur parole; et, si le *culte du laid* triomphe tout à fait en France, ce peintre sera aussi méprisé dans quatre-vingts ans qu'il l'était il y a quatre-vingts ans.

Si le jeune peintre dont je parlais a beaucoup d'esprit et d'imagination, mais ne possède pas le *sine qua non* de son art, la couleur, le clair-obscur et le dessin, il fera de jolies caricatures comme Hogarth, dont personne ne regarde les tableaux une fois qu'on a saisi l'idée ingénieuse qu'ils sont destinés à présenter au spectateur.

La civilisation étiole les âmes. Ce qui frappe surtout, lorsqu'on revient de Rome à Paris, c'est l'extrême politesse et les yeux *éteints* de toutes les personnes qu'on rencontre.

Je faisais ces réflexions ce matin en accompagnant plusieurs jeunes femmes dans les ateliers de MM. Agricola et Cammucini. Le premier fait d'assez jolies imitations de Raphaël. Il ravale ce grand homme au niveau de notre tièdeur actuelle, en ôtant toute énergie à ses figures de Madones. Sans

aucun doute, une tête de femme de M. Agricola plaisait beaucoup plus ce matin que la plus belle Madone de Raphaël, tant l'énergie, quelque mitigée qu'elle soit par l'expression de la piété la plus tendre, est antipathique au dix-neuvième siècle.

M. Cammucini est un homme fort adroit, qui fait de grands tableaux de trente pieds de long, tels que la *Mort de Virginie*, la *Mort de César*, etc. Ces grandes toiles n'apprennent rien de nouveau et ne laissent aucun souvenir. Cela est correct, convenable et froid, absolument comme les poèmes à grandes marges que Paris voit prôner tous les hivers. Le bon public ne sait quoi y blâmer.

M. le chevalier Cammucini a le talent assez commun de faire d'excellentes copies. Lorsque les victoires de l'armée d'Italie enlevèrent à Rome la *Déposition de Croix* si énergique de Michel-Ange de Carravage, en vingt-sept jours seulement M. Cammucini en fit une copie admirable pour le matériel de l'art, et qui n'affaiblissait pas trop l'expression des passions. Je louerai avec plaisir les dessins de M. Cammucini, d'après des figures isolées de Raphaël; ils annoncent réellement beaucoup de talent.

En sortant du magnifique atelier de ce peintre, nous sommes allés chez M. Finelli, sculpteur, place Barberini. Sa *Vénus sortant de l'onde* est une bien jolie chose, et a obtenu un succès réel auprès de nos compagnes de voyage si jolies elles-mêmes. La sculpture est un art sévère, et qui est loin de plaire au premier abord; depuis quelque temps nos compagnes de voyage ont surmonté ce premier mouvement d'antipathie. M. Finelli a beaucoup d'imagination, sous ce rapport c'est un véritable artiste.

Nous n'avons pu résister à l'envie de revoir la villa Ludovisi, dont nous étions tout près; nous sommes descendus ensuite à la villa Borghèse, où l'on nous a montré les nouvelles

acquisitions du prince. Le soir nous avons eu un bal charmant; il y avait des jeunes gens fort aimables, plusieurs étaient Allemands et les autres Russes. Ceux qui ont le moins de succès dans ce moment sont les Anglais; leur timidité souvent gauche trouve le moyen d'être offensante. L'un d'eux, horriblement triste, et prenant tous les événements de la vie du mauvais côté, a vingt-cinq ans et vingt-cinq mille louis de rente; il est d'ailleurs fort bel homme: il étalait ce soir un immense col de chemise en toile fort grosse. Ces deux ridicules l'ont perdu auprès des dames. — Charmante figure de madame la marquise Florenzi de Pérouse; elle avait pour rivale miss N\*\*, qui arrive de l'Inde.

15 juin. — Toute l'Europe envie les éléments du bonheur réel que la France possède. L'Angleterre elle-même est bien loin de l'état de prospérité dont, si nous n'étions pas un peu fous, nous saurions jouir. Parce qu'un lieutenant d'artillerie est devenu empereur, et a jeté dans les sommités sociales deux ou trois cents Français nés pour vivre avec mille écus de rente, une ambition folle et nécessairement malheureuse a saisi tous les Français. Il n'est pas jusqu'aux jeunes gens qui ne répudient tous les plaisirs de leur âge, dans le fol espoir de devenir députés et d'éclipser la gloire de Mirabeau (mais on dit que Mirabeau avait des passions, et nos jeunes gens semblent être nés à cinquante ans). En présence des plus grands biens, un bandeau fatal couvre nos yeux, nous refusons de les reconnaître comme tels, et oublions d'en jouir. Par une folie contraire, les Anglais, réellement condamnés à un malheur inévitable par la dette et par leur affreuse aristocratie, mettent leur vanité à dire et à croire qu'ils sont fort heureux.

Le bon sens italien ne peut pas comprendre notre étrange folie. Les étrangers voient le résultat total de ce qui se passe

chez une nation, mais ils ne saisissent pas assez les détails pour voir *comment* le bien s'opère. De là cette croyance si plaisante : si jamais l'Italie se lève pour obtenir la charte de Louis XVIII, la France l'appuiera.

A côté de cette supposition, le bon sens italien comprend fort bien que désormais toute charte peut se réduire à cet article unique :

« Chacun pourra imprimer ce qu'il voudra, et les délits de la presse seront jugés par un jury. »

C'est par cette vérité qu'a commencé la longue discussion politique qui nous a occupés depuis la fin du spectacle jusqu'à deux heures du matin. Une nouvelle loi promulguée par M. le duc de Modène mettait tous les esprits en émoi ; elle nous a été apportée par M. N\*\*\*, peintre fort habile. Il nous raconte qu'en arrivant à Modène il était allé voir le musée avec un ami intime ; ils parlaient bas, et les gardiens se tenaient loin d'eux ; cependant, dès le lendemain matin, Son Altesse savait tout ce qu'ils avaient dit à l'occasion de ses tableaux. Voici la loi que je rapporte, pour n'être pas toujours cru sur parole ; elle me semble fort bien faite :

« FRANÇOIS IV, par la grâce de Dieu, duc de Modène, Reggio, etc., archiduc d'Autriche, prince de Hongrie et de Bohême ;

« Considérant la nécessité toujours croissante de mesures plus efficaces que celles actuellement existantes pour préserver nos sujets bien-aimés de la contagion morale qui, par le moyen si facile de la presse, venue de pays même lointains, fait chaque jour de nouveaux ravages ; tandis qu'en même temps la faculté de lire se répand et accroît ainsi le nombre des personnes exposées au danger, bien que privées d'instructions suffisantes pour le distinguer et en éviter les pernicieuses conséquences ;

« Nous nous sommes déterminé à prendre de nouvelles mesures pour garantir nos sujets bien-aimés de cette horrible contagion, de telle sorte qu'à des signes extérieurs ils puissent immédiatement re-

connaître celles des productions de la presse dont ils ne doivent craindre la séduction ni pour eux ni pour leurs enfants, certains ainsi qu'elles ne contiendront rien de contraire à notre sainte religion, aux princes et aux bonnes mœurs ;

« Voulant pourtant que ces mesures n'entraient pas la circulation des livres réellement utiles et instructifs, avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

« Art. 1<sup>er</sup>. Il sera établi une commission de censure, composée d'un nombre égal d'ecclésiastiques et de laïques. Tous les censeurs seront nommés par nous ; mais les censeurs ecclésiastiques le seront d'accord avec les évêques diocésains.

« Art. 2. Nous confions la surveillance de la censure à notre département de la haute police... A cet effet, il sera formé, près de ce ministère, une section qu'on appellera Bureau de surveillance et de censure. Tous les censeurs dépendront de ce bureau et de notre conseiller d'État chargé de ce département. Les *cas douteux* seront soumis audit conseiller d'État, qui les résoudra lui-même, ou les renverra aux tribunaux, lorsqu'il jugera que l'affaire est de leur compétence.

« Art. 3. Tout censeur est garant de la *sanité* des doctrines contenues dans les livres soumis à son visa, comme les notaires le sont de la réalité des actes munis de leur signature et de leur sceau. A cet effet, tout censeur sera muni d'un timbre. Les livres seront marqués, à leurs première et dernière pages, d'un double timbre, constatant le visa du censeur ecclésiastique et du censeur laïque ; le premier, pour ce qui regarde la religion ; le second, pour ce qui regarde le prince et les bonnes mœurs. Les censeurs devront refuser leur visa à tout livre dans lequel ils entreverraient *une tendance générale vers de mauvais principes*.

« Art. 4. Tout mauvais livre sera remis au Bureau de surveillance.

« Art. 5. Tout possesseur d'un livre sera libre de choisir celui des censeurs auquel il désirera en confier l'examen. Si le censeur qu'il aura désigné refuse, le bureau de surveillance nommera d'office.

« Art. 6. Les propriétaires de livres ne seront obligés de les soumettre à la censure que lorsqu'ils auront l'intention de les mettre en circulation, c'est-à-dire de les faire sortir de leur maison par vente, donation, échange, ou de quelque autre manière que ce soit, ou de les donner en lecture, fût-ce même dans leur propre maison.

« En conséquence, à dater du 1<sup>er</sup> janvier 1829, quiconque mettra en circulation un livre ancien ou moderne, non muni des timbres de la

censure, encourra l'amende de quatre livres italiennes par volume, outre la confiscation du livre. Encourra la même peine quiconque gardera un volume dans lequel auraient été intercalés des morceaux imprimés ou manuscrits après l'apposition du sceau des censeurs. Sera puni d'une amende de cent livres et de un à six mois de prison quiconque aura fait une pareille intercalation. La contrefaçon des timbres censoriaux pourra entraîner la peine des galères.

« Art. 7. Défense d'imprimer aucun livre non muni des timbres de la censure; ce qui n'empêche pas qu'après l'impression licite aucun exemplaire ne pourra être mis en circulation s'il n'est pas également timbré.

« Art. 8. Les propriétaires de livres réprouvés par la censure, lorsqu'ils les présenteront volontairement aux censeurs, recevront en échange, du Bureau de surveillance, un nombre égal de volumes en ouvrages de saines maximes (*libri di sane maxime*) pris dans les magasins du gouvernement.

« A partir de la publication de la présente loi, une année est accordée aux libraires et aux marchands et négociants pour déposer dans les magasins des douanes tous les livres qui se trouvent dans leurs boutiques ou dans leurs magasins, à l'effet de réexpédier ces livres à l'étranger, si la censure n'en permet pas la circulation. Il en est de même des livres qui se trouvent en ce moment aux douanes.

« Art. 9 et 10. Ces articles déterminent la forme du timbre et la perception d'une taxe annexée au timbre. La taxe pour chaque volume timbré est de seize centimes. Les livres de piété, les bréviaires, les missels, seront timbrés gratuitement.

« Art. 11. Cet article concerne les feuilles périodiques. Il n'est permis de s'abonner à un ouvrage périodique, littéraire ou autre, qu'après en avoir demandé et obtenu la permission du Bureau de censure, qui enverra la note des permissions accordées aux inspecteurs des postes de Modène et de Reggio, lesquels seuls pourront faire les abonnements, et surveilleront la distribution de tout écrit périodique.

« Donné à Modène dans notre palais ducal, le 29 avril 1828.

« FRANÇOIS. »

16 juin. — Un soir, chez madame Tambroni, Canova parlait des commencements de sa carrière : « Un noble Vénitien me mit à même, par sa générosité, de ne plus avoir d'inquiétude

pour ma subsistance, et j'ai aimé le beau. » Comme mesdames Tambroni et Lampugnani l'en priaient vivement, il continua à nous conter sa vie, année par année, avec cette simplicité parfaite qui était le trait frappant de ce caractère virgilien. Jamais Canova ne songeait aux intrigues du monde que pour les craindre; c'était un ouvrier, simple d'esprit, qui avait reçu du ciel une belle âme et du génie. Dans les salons, il cherchait les beaux traits et les regardait avec passion. A vingt-cinq ans, il avait le bonheur de ne pas savoir l'orthographe; aussi à cinquante ans refusait-il la croix de la Légion d'honneur parce qu'il y avait un serment à prêter. A l'époque de son second voyage à Paris (1811), il refusa de Napoléon un logement immense : on le lui offrait où il voudrait, près ou loin de Paris, à Fontainebleau, par exemple, ainsi qu'un traitement de cinquante mille francs et vingt-quatre mille francs pour chaque statue qu'il ferait pour l'empereur. Canova, après avoir refusé cette existence superbe et des honneurs qui l'auraient proclamé aux yeux de l'univers le premier des sculpteurs vivants, revint à Rome habiter son troisième étage.

Il eût vu son génie se refroidir s'il se fût fixé dans cette France, la lumière du monde, occupée alors de victoires et d'ambition comme elle l'est aujourd'hui d'industrie et de discussions politiques. Il a été donné aux Français de comprendre les arts avec une finesse et un esprit infinis; mais, jusqu'ici, ils n'ont pas pu s'élever jusqu'à les sentir. La preuve de cette hérésie serait ennuyeuse à établir pour la peinture et la sculpture; mais, si vous êtes de bonne foi, voyez le malaise physique dont on se laisse affliger partout à Paris, et par exemple dans les divers théâtres. Pour éprouver l'effet des arts, il faut qu'un corps soit à son aise. Voyez le silence morne et complet aux premières représentations des Bouffes; la vanité n'ose parler, de peur de se compromettre. A une première représen-

tation au théâtre d'Argentina, à Rome, tout le monde gesticule à la fois. Le vieil abbé le plus méfiant est fou comme un jeune homme; c'est de l'amour qu'ils sentent pour l'opéra qui leur plaît; ils achètent un petit morceau de bougie, dont la lumière les aide à lire le *libretto*. Avant la civilisation française et les convenances, les abbés, éclairés ainsi par des rats de cave, *criaient des injures* au maestro quand la musique leur déplaisait. Alors s'établissaient les dialogues les plus bouffons par la naïveté et la folie des interlocuteurs.

Les Français n'aiment réellement que ce qui est la mode.

Dans le Nord, en Amérique, par exemple, deux jeunes gens n'éprouvent de l'amour l'un pour l'autre qu'après s'être assurés, pendant vingt soirées passées à raisonner froidement ensemble, qu'ils ont les mêmes idées sur la religion, la métaphysique, l'histoire, la politique, les beaux-arts, les romans, l'art dramatique, la géologie, la formation des continents, l'établissement des impôts indirects, et sur beaucoup d'autres choses. A la première vue et sans aucun raisonnement métaphysique, une statue de Canova émeut jusqu'aux larmes une jeune femme italienne. Il n'y a pas huit jours que Giulia V\*\*\* a été obligée de cacher ses larmes sous son voile. Madame Lamberti l'avait emmenée voir les *Adieux de Vénus et d'Adonis* de Canova; et, en venant, nous parlions de tout autre chose, et par hasard fort gaiement. — Ce n'est point par un transport soudain du cœur que l'on sent les arts au nord des Alpes. Je crois presque que l'on peut dire que le Nord ne sent qu'à force de penser; à de telles gens on ne doit parler de sculpture qu'en empruntant les formes de la philosophie. Pour que le gros public de France pût arriver au sentiment des arts, il faudrait donner au langage cette *emphase poétique* de *Corinne*, qui révolte les âmes nobles, et d'ailleurs exclut les nuances.

Il est sans doute parmi nous quelques âmes nobles et ten-

dres comme madame Roland, mademoiselle de Lespinasse, Napoléon, le condamné Lafargue, etc. Que ne puis-je écrire dans un langage sacré compris d'elles seules! Alors un écrivain serait aussi heureux qu'un peintre; on oserait exprimer les sentiments les plus délicats, et les livres, loin de se ressembler platelement comme aujourd'hui, seraient aussi différents que les toilettes d'un bal.

17 juin 1828. — L'extrême plaisir que nous a fait ce soir le plus beau sonnet de Pétrarque me sera-t-il une excuse suffisante pour le placer ici? La vue imprévue d'un nouveau tableau de Raphaël ne nous eût pas émus davantage. La langue italienne est si hardie dans l'expression des passions, et si peu gâtée par les délicatesses de la cour de Louis XV, que je n'ose essayer la traduction de ce morceau. Les Italiens me reprocheront, de leur côté, d'avoir cité des vers que tous savent par cœur.

## FRANCESCO PETRARCA

DOPO LA MORTE DI LAURA.

Levommi il mio pensier in parte ov' era  
 Quella ch' io cerco, e non ritrovo in terra:  
 Ivi fra lor che il terzo chierchio serra,  
 La rividi più bella, e meno altiera  
 Per man mi prese e disse: In questa spera  
 Sarai ancor meco, se il desir non erra;  
 I son colci che ti die' tanta guerra,  
 E compie' mia giornata innanzi sera:  
 Mio ben non cape in intelletto umano;  
 Te solo aspetto, e quel che tanto amasti  
 E laggioso è rimaso, il mio bel velo.  
 Eh! perchè tacque, ad allargò la mano?  
 Ch' al suon di detti si pietosi e casti  
 Poco mancò ch' io non rimasi in cielo.

18 juin. — Le gouvernement du pape est un despotisme pur comme celui de Cassel ou de Turin. Seulement, tous les huit ans, la première place s'obtient par une manœuvre savante, et l'on arrive à toutes les autres par un mélange de démarches prudentes et de mérite réel. L'élection, cette circonstance singulière, donne un caractère original à tout. A Rome, comme vous savez, les laïques, quel que soit leur rang, qu'ils soient princes ou plébéiens, n'occupent aucune place importante. Les plébéiens sont avocats, médecins, ingénieurs des ponts et chaussées; mais tous les emplois qui ont quelque autorité sont exercés par des prêtres. En 1828, quel danger y a-t-il donc pour un ambitieux à être trop fanatique et trop rétrograde?

Vous avez lu Mill, Ricardo, Malthus, et tous les auteurs d'économie politique. Figurez-vous le contraire des règles d'administration qu'ils recommandent; ce sont celles qu'on suit à Rome, mais souvent avec les meilleures intentions du monde.

Ici, comme en France au quinzième siècle, la même affaire peut être décidée par deux ou trois ministères différents; ce qu'il y a de plaisant, c'est que les divers ministères ne tiennent pas registre de leurs décisions, il n'y a que des *dossiers*, et quoi de plus facile que d'enlever une pièce importante dans un dossier oublié? Votre cousin devient-il général des minimes ou des prémontrés, ou des capucins, ou des dominicains, vous recommencez une affaire décidée contre vous il y a vingt ans; et, à votre tour, vous l'emportez sur votre adversaire.

Les longueurs des procès entre particuliers sont donc incroyables; le plaideur qui va être condamné fait tout au monde pour retarder l'arrêt. Cet arrêt est-il rendu, l'*auditor santissimo* va parler au pape, et tout s'arrête. Avantage immense, car d'ici à dix ans, le plaideur qui allait perdre son procès peut voir

un de ses parents arriver à la puissance. On vous niera ces huit lignes; mais ne vous laissez éblouir ni par de vaines paroles ni par des réticences adroites. Demandez l'histoire nette et précise de la dernière cause célèbre jugée dans l'année. Le tribunal de la Rota juge souvent en dernière instance; les prélats qui le composent sont des juriconsultes fort habiles; mais quel bien peut-on faire avec des usages aussi opposés au sens commun? Le détail exigerait deux ou trois pages, j'aime mieux renvoyer le lecteur curieux au jésuitique Lalande. Dès qu'un père voit un de ses enfants annoncer quelque esprit, il le fait prêtre. Cet enfant peut un jour protéger sa famille. Que sait-on? il peut devenir pape. Cette chance singulière trouble toutes les têtes, et s'accorde bien avec cet amour passionné pour le jeu, qui est un des caractères de l'imagination italienne. Il est d'usage que le neveu d'un pape soit prince; telle est l'origine de la fortune des maisons Albani, Chigi, Rospigliosi, Barberini, Corsini, Rezzonico, Borghèse et tant d'autres.

Quant à la façon de faire fortune dans les basses classes, voici l'opinion de mon bottier: Il faut bien se garder d'être travailleur, pieux et bon sujet. On fait tapage, on s'amuse, on va au mont Testaccio avec de jolies femmes; le scandale commence à éclater dans le quartier, tout à coup on est touché de la grâce, et l'on remet le soin de sa conscience à quelque *fratone* (quelque capucin ou carme adroit qui va souvent chez les cardinaux influents); on travaille assidûment le jour dans sa boutique, sauf à se divertir le soir avec prudence; on fait des aumônes, et en cinq ou six ans on est recommandé aux bonnes pratiques, aux princes, aux étrangers, et l'on se voit à la tête d'une boutique renommée. « J'aurais fait une fortune plus rapide, ajoutait le cordonnier, si j'avais épousé une jolie femme; mais, ma foi, ce moyen me répugne. » La critique de mauvaise foi va me dire: « Quoi, monsieur! un bottier vous

a dit cela en un quart d'heure et en dix lignes! — Non, monsieur, en six ans, et en trente ou quarante heures de bavardage. »

19 juin 1828. — Nous venons de passer une soirée délicieuse dans le charmant palais de M. M. : on parlait de Rome antique et de Cicéron, quelqu'un a cité une ariette de la *Congiura di Catilina*, *dramma per musica*, de l'abbé Casti. On a lu la pièce : ce n'est qu'un *libretto* d'opéra; mais quel génie! quelle fougue de bonne plaisanterie! et celle précisément dont la musique augmente l'effet! Cette plaisanterie, qui compte sur l'ivresse de l'imagination, peut se permettre les allusions les plus hardies; elle suppose et fait naître la folie de la gaieté. Il y a six mois que nos compagnes de voyage, ne comprenant pas assez les mœurs italiennes, eussent été insensibles à ce chef-d'œuvre de *brio* et de gaieté. C'est, comme on voit, par hasard, qu'on a lu la *Conjuration de Catilina*. On a fait ensuite de la musique, même assez bonne; mais les sentiments nobles, tendres et sérieux n'avaient plus de prise sur nos cœurs. Il se faisait tard, nous n'étions plus que huit ou dix, on a demandé la lecture d'un second drame de Casti, égal au premier, et peut-être encore plus gai; il s'appelle *Cublai*, *dramma comico per musica*, *in due atti*. Non, il n'est pas vrai que l'on meure de rire, puisque nous avons pu résister à cette lecture faite par un mime excellent. *Cublai* est une plaisanterie pleine de feu sur la cour de Russie et son étiquette. Mais heureusement cela est antérieur à la révolution qui s'achève en Europe, et pour laquelle il y a trois jours on a fusillé plusieurs personnes non loin de Rome. Dans *Cublai*, il n'y a rien d'odieux. Le roi est un homme d'esprit qui cherche à s'amuser, et se moque des courtisans. Je ne sais pourquoi les deux *libretti* dont je viens de parler sont fort rares. Le propriétaire, le vieil abbé F\*\*\*,

qui les avait lus avec génie, nous a permis d'en prendre copie, mais à regret. Rien ne rend l'esprit étroit et jaloux, comme l'habitude de faire une collection.

Mes amis commencent à s'intéresser à la sculpture; voici quelques-unes des idées que nous a inspirées ce matin la vue des statues du musée Pio Clémentin. Notre fatuité ne connaît nullement les anciens; indécence incroyable d'un tombeau dans la cour des Studj, à Naples. Un sacrifice à Priape sur un tombeau, et de jeunes filles jouant avec le dieu! Il y a loin de là à l'idée d'une messe pour les morts. On voit combien la religion chrétienne dispose les âmes à l'amour-passion. Quoi! pas même la mort, rien ne peut rompre nos rapports avec ce que nous avons aimé une fois!

La sculpture peut-elle nous donner la tête de Napoléon contemplant la mer du haut du rocher de Saint-Hélène; ou la tête de lord Castlereagh qui va se tuer? Si une telle chose est possible, voilà une place pour le successeur de Canova.

Un sculpteur, qui était avec nous ce matin au musée Pio Clémentin, voyant ce que nous demandions à son art, nous a dit: « Un jour un seigneur russe pria le peintre de la cour de lui faire le portrait d'un serin qu'il aimait beaucoup. Cet oiseau chéri devait être représenté donnant un baiser à son maître qui avait un morceau de sucre à la main; mais on devait voir dans les yeux du serin qu'il donnait un baiser à son maître *par amour* et non point par le désir d'obtenir le morceau de sucre. » Cette réponse a eu beaucoup de succès, on y fera souvent allusion; mais, je l'avoue, je ne suis pas convaincu.

La sculpture doit remplir plusieurs conditions, faute de quoi elle n'est pas de la sculpture : elle doit être belle vue de tous les côtés. Exemple : Une musique de *Requiem*, qui n'est pas agréable à entendre, n'est de la musique que pendant que son auteur est vivant et intrigant. Cette nécessité d'être belle, que

je suppose à la sculpture, peut-elle se concilier avec l'expression des passions? Il me semble que tous les grands mouvements rendent la sculpture ridicule. (Voir avec quelle retenue les anciens ont exprimé la douleur de Niobé.) C'est un autre art, celui de madame Pasta, qui se charge de nous présenter les mouvements d'une mère qui est sur le point de tuer ses enfants pour se venger de leur père (Médée).

Le nu obtenait un culte chez les Grecs, parmi nous il repousse. Le vulgaire en France n'accorde le nom de beau qu'à ce qui est *féminin*. Chez les Grecs, jamais de galanterie envers les femmes qui n'étaient que des servantes, mais à chaque instant un sentiment réprouvé par les modernes. Les soldats de la légion thébaine mouraient pour leur ami, mais cette amitié admettait-elle la mélancolie tendre? Virgile n'a-t-il pas prêté sa propre sensibilité à la peinture des tourments d'Alexis? L'amour, dans l'antiquité, a produit bien des actions héroïques, mais, ce me semble, peu de suicides par mélancolie. L'homme disposé à tuer son ennemi ne se tue pas, ce serait *se rendre inférieur*. Oubliez le *Voyage d'Anacharsis*, l'un des ridicules de notre littérature; lisez l'*Histoire des premiers temps de la Grèce*, par M. Clavier. Voilà une excellente base pour des idées justes. C'est dans les romans de Cooper que vous trouverez les habitudes sociales des Grecs des temps héroïques. (Voyez l'*Arrivée d'Hercule chez Admète*.) Si l'amour d'Héloïse pour Abailard a créé des sentiments plus délicats que tout ce que l'antiquité nous présente, la peinture, telle que l'ont faite Raphaël et le Dominiquin, doit surpasser les tableaux si vantés des Apelles et des Zeuxis.

Les madones de Raphaël et du Corrège attachent profondément, par des nuances de passions assez modérées et souvent mélancoliques. Les choses charmantes découvertes à Pompeï ne sont au contraire que de cette peinture toute de vo-

lupté qui convient à un climat brûlant comme un sonnet de Baffo; il n'y a rien pour l'âme aimante. Cela est l'opposé d'une civilisation où l'on s'imagine plaire à Dieu en se causant de la douleur (principe ascétique de Bentham). Lisez l'admirable *Théodorie des sacrifices*, par M. de Maistre, et passez de là au tombeau napolitain qui présente le sacrifice à Priape. En 1829 nous ne croyons pas à M. de Maistre, et le tombeau napolitain nous choque. Que sommes-nous? Où allons-nous? — Qui le sait? Dans le doute, il n'y a de réel que le plaisir tendre et sublime que donnent la musique de Mozart et les tableaux du Corrège.

20 juin. — Le bon ton moderne, disais-je un jour à Canova, qui ne me comprenait guère, défend les gestes. Un juge prononce à M. de Lav\*\*\* son arrêt de mort. M. de Lav\*\*\* est un homme comme il faut, précisément parce que son voisin, s'il est complètement sourd, ne peut pas s'apercevoir en le regardant s'il vient d'être acquitté ou condamné à mort. Cette absence de gestes à laquelle toutes les nations arriveront *tôt ou tard* ne doit-elle pas anéantir la sculpture? L'Angleterre et l'Allemagne ne nous sont peut-être un peu supérieures en sculpture que parce qu'elles sont moins civilisées que nous<sup>1</sup>. Dans les arts auxquels il faut des gestes, les artistes français en sont réduits à imiter des gestes connus et admirés de tout Paris, les gestes du grand acteur Talma. Ce qu'on peut dire de mieux de leurs personnages, c'est qu'ils jouent la comédie

<sup>1</sup> Voyez, dans les Mémoires de la margrave de Bareuth, la façon de vivre des gens riches en Prusse vers 1740. Paris avait alors une société qui lisait les *Hasards du coin du feu*, de Crébillon fils, et la *Marianne*, de Marivaux. Kant et ses successeurs égarent l'Allemagne, la Bible et le méthodisme égarent l'Angleterre. Il faudra plus d'un siècle à ces gens-là pour être aussi civilisés que nous.